

Sélection Asiatique Coup d'oeil sur l'Asie

Alain Vézina

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48764ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vézina, A. (2000). Sélection Asiatique : coup d'oeil sur l'Asie. *Séquences*, (210), 18–20.



FanTasia | SÉLECTION ASIATIQUE

Coup d'œil sur l'Asie

Disons-le d'entrée de jeu : FanTasia a perdu son identité. Jugement dur et lapidaire certes, mais difficilement contestable. D'abord, son association avec le Festival Juste pour rire n'est pas sans en laisser plusieurs perplexes, et pour cause : jamais mariage n'aura été aussi saugrenu, avec pour conséquence qu'un film comme **La Vie après l'amour** soit programmé dans un festival consacré — en principe — au cinéma fantastique. D'ailleurs, la question mérite d'être posée : FanTasia se consacre maintenant à quel genre de cinéma au juste ? Cela est bien beau d'afficher un souci d'éclectisme, mais encore faut-il savoir donner à un festival une couleur distinctive qui en justifie sa tenue. Et cette couleur, FanTasia est en train de la perdre. Aussi intrigant que puisse être un film comme **Muthu**, de l'Indien K.S. Ravikumar, celui-ci trouverait un créneau beaucoup plus approprié au Festival des films du monde qu'à FanTasia, célébration du cinéma fantastique, d'horreur et d'action tant international qu'asiatique. Certes, d'aucuns affirmeront que cette association avec Rozon et cie donnera à l'événement une plus grande couverture médiatique, couverture susceptible de susciter davantage d'intérêt, mais ce raisonnement se révèle vite invalide tant FanTasia a su conquérir un large public dès sa première édition. D'autres soulèveront le problème bien réel d'accès aux films de Hong Kong par exemple, d'autant plus que les premières éditions de FanTasia, en ratissant très large, ont épuisé une grande partie de la réserve du cinéma hongkongais récent. Alors pourquoi ne pas inclure dorénavant un volet rétrospectif ? Programmez n'importe quel film mettant en vedette Jet Li et vous remplirez la salle, qu'importe que ce film soit disponible dans un obscur vidéoclub du quartier chinois. Et pour la section internationale, des festivals de cinéma fantastique comme ceux de Gérardmer et de Porto prouvent qu'il n'est pas nécessaire de faire les clowns afin de présenter une programmation de qualité !

*

Le cinéma de Hong Kong est-il en déclin ? Si pareille question avait été formulée il y a à peine une décennie, nul doute qu'elle eût paru dénuée de tout fondement tant l'intérêt pour le cinéma de la colonie ne cessait de croître en Occident. De plus, on pouvait supposer que la rétrocession de 1997 allait permettre au cinéma de Hong Kong de se frayer un chemin sur le vaste territoire commercial de la Chine. Le cinéma hongkongais, en dépit de productions quelquefois médiocres, semblait plus que jamais placé sous de favorables auspices.

Cependant, les perspectives se révéleront de moins en moins engageantes : en Asie, le *crash* boursier d'octobre 1997 freine sérieusement une prospérité économique que l'on croyait jusqu'à inébranlable (avec pour conséquence que l'Asie du Sud-Est, par exemple, importera moins ou à moindre coût les films de Hong Kong) et la Chine, malgré la rétrocession, considère toujours les films hongkongais comme des œuvres étrangères (qui ne peuvent ainsi s'affranchir des quotas imposés par Pékin). Pire : effet pernicieux de la récente percée culturelle et commerciale du cinéma de Hong Kong en Occident, ses plus grandes vedettes — les John Woo, Jackie Chan, Jet Li, Chow Yun Fat, et autres — répondent à l'appel des États-Unis, séduites par les beaux dollars américains et un rythme de travail moins effréné. Non contente de se livrer à ce rapt, Hollywood impose sa concurrence déloyale en sol chinois : que faire, en effet, devant les millions consentis à un Spielberg ou à un Cameron ?

Certes, cette situation engendrée par le quasi-monopole des *blockbusters* américains prévaut dans presque tous les pays du monde. Les cinéastes de Hong Kong peuvent à tout le moins se targuer d'avoir exercé une nette influence sur le cinéma d'action américain. La démesure et les fusillades acrobatiques d'un John Woo relèvent d'un style de plus en plus apprécié par les Occi-



Running Out of Time, de Johnnie To

FanTasia | SÉLECTION ASIATIQUE

dentaires (voir le succès de **Mission: Impossible II**). Il s'agit sans doute d'un juste retour des choses, car le cinéma de Hong Kong a depuis longtemps gagné les faveurs de son public grâce à une beauté hétéroclite puisant ses influences dans le western et les films de samourais (l'abnégation et le fatalisme de certains héros de polars hongkongais ne renvoient-ils pas au *bushido*, ce code de chevalerie des samourais ?). Dans cette perspective, un film comme **The Mission**, de Johnnie To, peut quelque peu déconter les amateurs habitués à la bigarrure et à la haute voltige du cinéma d'action de Hong Kong. **The Mission** affiche une espèce de retenue qui suscite rapidement l'ennui ; on se lasse vite en effet de ces cinq gardes du corps à la psychologie à peine esquissée, de ces lents mouvements de caméra révélant leur mine patibulaire et de ces fusillades statiques où les héros imperturbables restent figés comme des statues en vidant leur chargeur. Il est évident que ce film constitue une tentative pour se situer à contre-courant d'un certain cinéma commercial, mais il n'en reste pas moins que **The Mission** demeure une œuvre largement surestimée.

Prix du public pour le meilleur film asiatique, **Running Out of Time**, autre film de Johnnie To, se révèle de loin supérieur à **The Mission** : des personnages principaux mieux développés (d'où cette relation ambiguë entre les deux héros, qui malheureusement n'atteint pas le degré de complexité de celles des films de Woo), un rythme davantage soutenu, des scènes d'action rondement menées, de l'humour (le supérieur de Sang), du mélo (la condition de Wah et sa relation avec la passagère de l'autobus) et un scénario ponctué de ces savoureuses invraisemblances conférant au cinéma de Hong Kong cette outrance tant appréciée (il faut voir avec quelle sagacité Wah arrive à prévoir les moindres gestes du policier).

Cette extravagance se retrouve également dans les mises en situation loufoques de **Bullets Over Summer**, de Wilson Yip, où deux policiers au tempérament antagoniste s'installent dans l'appartement d'une vieille dame un peu dérangée afin de surveiller le

retour d'un dangereux criminel. L'un des flics s'entiche d'une étudiante, l'autre s'éprend d'une blanchisseuse enceinte, tandis que la vieille dame les prend pour ses deux fils ! Le film passe de la comédie au drame (le mélange des genres reste un trait essentiel du cinéma asiatique), les acteurs cabotinent ou versent dans le tragique, les scènes d'action sont fort efficaces et évoquent parfois les excès paroxystiques d'un John Woo (ces pauvres mariés et leurs invités criblés de balles). Somme toute une belle réussite.

Si les deux derniers films cités représentent un intéressant compromis entre cinéma commercial et œuvre plus personnelle, on ne peut en dire autant du dernier film de Gordon Chan, **2000 AD**. Voilà peut-être une réponse aux *blockbusters* américains, car **2000 AD** en possède tous les ingrédients. L'éclatement géographique de l'action (une partie du film se déroule à Singapour) vise bien sûr la percée de nouveaux marchés, solution éventuelle à la crise que traverse actuellement le cinéma commercial de Hong Kong. **2000 AD** reste un film honorable qui affiche une volonté manifeste de battre les géants américains sur leur propre terrain.

À l'instar de plusieurs collègues, le cinéaste Po-Chih Leong travaille maintenant à l'étranger et signe un premier film en langue anglaise, **Wisdom of Crocodiles**. Avec un budget de cinq millions de dollars, Leong opte pour un traitement intimiste en dépouillant son personnage principal, un vampire, de tout son substrat traditionnel et en faisant de lui une figure introspective dont l'altérité, bien sûr, n'est qu'un prétexte de choix à une histoire d'amour impossible et tragique. Bref, c'est affligeant d'ennui. Jude Law s'en tire néanmoins avec une mention honorable en campant un vampire plutôt sympathique et en évitant ainsi de se livrer à un jeu aux accents douloureux et tragiques.

Autre profonde déception d'une histoire d'amour d'outre-tombe : le film thaïlandais **Nang Nak**, de Nonzee Nimibutr. Malgré des qualités techniques indéniables (la photographie notamment) et une prémisse évoquant la fin d'un classique

The Mission, de Johnnie To



FanTasia | SÉLECTION ASIATIQUE

japonais de Kenzo Mizoguchi (*Ugetsu Monogatari*), *Nang Nak* se présente comme une œuvre où l'on tente d'émouvoir le public à grands renforts de larmes et d'effets mélodramatiques dépassés (par exemple les *flashbacks* montrant les moments heureux du couple au moment de l'exorcisme final). Même si le contact avec une vieille légende et quelques superstitions séculaires du pays se révèle fort intéressant, cela ne suffit malheureusement pas à racheter l'ensemble.

À cet égard, les spectateurs friands d'exotisme culturel furent comblés avec *Legend of the Sacred Stone*, un film du Taïwanais Chris Huang mettant en vedette des marionnettes. Cette œuvre illustre parfaitement ce mélange de modernité et de traditions propre à plusieurs films asiatiques. Imaginez : des effets numériques combinés à un art dont les origines, en Chine, remonteraient à un millier d'années avant notre ère ! Le résultat s'avère impressionnant, un gigantesque maelström d'effets visuels magnifiques. La nature participe au drame (la caméra s'attarde sur le moindre roseau), soulignant d'autant plus cette poésie bucolique si caractéristique du fantastique asiatique. Cet hommage à une tradition théâtrale s'exprime de plus par le fait qu'un seul acteur prête successivement sa voix aux différents personnages, mode de narration que l'on retrouve par exemple au XVIII^e siècle dans le théâtre de poupées au Japon (le *ningyô-jôruri*).

L'une des meilleures surprises du festival nous est cependant venue de la Corée du Sud avec *Attack the Gas Station*, de Kim Sang-jin, où quatre jeunes délinquants désœuvrés prennent le contrôle d'une station-service dont ils empochent les profits. L'humour décapant du film révèle bien sûr une certaine forme de critique sociale, et les quatre jeunes révoltés suscitent progressivement la sympathie du public au point où celui-ci endosse leur prise de position marginale. La force du film réside dans les traits spécifiques de chacun, dans les relations ambiguës et cocasses qu'ils tissent en l'espace d'une nuit avec leurs prisonniers, et dans une finale complètement débridée.

Complétons ce survol du volet asiatique de FanTasia avec notre sympathique bestiaire de la science-fiction nippone. Godzilla était encore au rendez-vous cette année avec deux films : *Invasion of the Astro Monster*, d'Ishiro Honda, et *The Son of Godzilla*, de Jun Fukuda. Ces projections ont encore une fois soulevé l'enthousiasme du public, d'autant plus que cette année les copies étaient d'excellente qualité. Il serait faux de prétendre que le succès de notre reptile radioactif repose sur le fait que le public de FanTasia en fait un objet de dérision : on aime Godzilla parce qu'il évoque notre enfance, parce que le ton ouvertement parodique d'un *Son of Godzilla* a de quoi faire rigoler (Jun Fukuda lorgne souvent du côté de la parodie alors que Honda a toujours pris ses monstres au sérieux). On se marre aussi à la projection de *Rebirth of Mothra 3: Invasion of King Ghidra*, d'Okiihiro Yoneda, mais pour des raisons bien différentes. Ce dernier chapitre d'une trilogie lamentable n'arrive jamais à se hisser au niveau des récents *kaiju-eiga* tant certains effets spéciaux (les dinosaures, notamment) paraissent bâclés (impardonnable, eu égard à l'expertise de la compagnie de production Toho dans le domaine). Et bien sûr la puérilité du scénario n'arrange pas les choses. Même si le film s'adresse à un jeune public et affiche un ton délibérément fantaisiste, cela n'excuse en rien la pauvreté du spectacle. *Yamato Takeru* est également un conte et reste d'excellente facture en comparaison avec les récents *Mothra* ! Également présenté à FanTasia, *Ultraman Tiga: The Final Odyssey*, d'Hirohisa Muraishi, prouve à son tour qu'un film destiné aux jeunes peut renfermer de belles idées, comme celles de faire des Ultramen une antique race de géants et de situer les titanesques combats dans les vestiges de cités archaïques et légendaires. D'ailleurs, l'une des plus belles scènes de FanTasia 2000 n'a pas eu lieu à l'écran mais dans le hall d'entrée du cinéma Impérial, lorsque qu'un petit Japonais vêtu des couleurs de son héros favori s'est timidement approché pour faire une accolade à un Ultraman présent à la projection. *Arigato, Ultraman.* ❧

Alain Vézina